

Oiseau-tempête

3,5 €



SIMULATEURS DE VOL

Imaginées en Allemagne de l'Ouest au lendemain de la deuxième guerre mondiale, les « entreprises d'entraînement et pédagogiques » (EE ou EEP) – en fait des entreprises fictives – servent d'abord à préparer (ou à simuler) la reconversion dans le secteur tertiaire de milliers de paysans jugés physiquement inaptes au retour à la terre. Importé en France à la fin des années 1980, cet avatar moderne, virtuel et kafkaïen, du système d'apprentissage s'adresse à des chômeurs de longue durée et à des jeunes « en recherche d'insertion ». Dépendantes de financements publics aléatoires¹, les EEP semblent connaître un essor chaotique, alors même que le concept est récupéré à la fois par des universités en voie de privatisation et par de grandes firmes (Mercedes, Adidas, Ikéa), qui ouvrent leur propre « entreprise d'entraînement ».

Le « Réseau des entreprises d'entraînement » regroupe une centaine de vraies/fausses entreprises, dont il définit ainsi la particularité : « L'EE reproduit, grande nature, toutes les fonctions – hormis celles de la production – des services d'une entreprise. Elle étudie le

marché, crée des modèles, fait de la publicité, s'approvisionne en matières premières, transporte, stocke, planifie, étudie les méthodes de fabrication, lance la production, vend ses produits. [...] Les documents "officiels" eux-mêmes (chéquiers, factures, documents comptables, documents de douanes, etc.) sont des fac-similés². »

Le réseau compte même une entreprise de travail temporaire, où de vrais chômeurs feignent de trouver du travail à des chômeurs imaginaires. Cependant, la virtualité peine à s'abstraire complètement de la réalité : pour qu'une tâche soit « jouée », il faut que le stagiaire en ait déjà une représentation et qu'il puisse l'appuyer sur des objets factices, comme l'enfant joue avec une dinette de poupée ou des billets de Monopoly. Il est significatif qu'aucune EE ne soit rattachée aux secteurs informatique ou informationnel. Virtualiser (davantage) la production immatérielle a paru, jusqu'à présent, une gageure impossible. On peut certes imaginer que des innovations proposées par les stagiaires peuvent, comme dans toute entreprise, être captées et utilisées gratuitement. Mais, incités à la production réelle d'idées et de

POÉSIE AU-DELÀ DE TOUTE PAROLE

CE TEXTE de Carmine Mangone n'a pas été sans provoquer de véhéments débats et controverses au sein du collectif de la revue. Il devait paraître accompagné d'un ou de plusieurs textes critiques. Le temps et l'espace nous ont manqué pour ce numéro. Nous comptons revenir sur cette discussion dans le prochain Oiseau.

OT □

R IEN N'ARRIVE DANS LE DOMAINE POÉTIQUE qui ne soit un fatal court-circuit d'expériences. Pour autant qu'on tente de donner une définition de la poésie, elle finit toujours par avoir un je ne sais quoi d'irréductible, une sorte de résidu de puissance qui doit être associé, à mon avis, à toutes les dynamiques de libération ingouvernables – amorcées par chaque expérience poétique sincère – qui vont contrarier soit les lieux communs du langage, soit les structures tyranniques qui en constituent la base dans le domaine social.

Toute définition de la poésie, toute sa spécificité purement littéraire, est et reste une mystification, si elle ne se fait pas par expérimentation personnelle, au moins en partie, quotidiennement vécue, de toute la poésie possible ou de la possibilité directe de vivre pleinement la négation de toute idée ou projet posant des limites au destin de qui vit.

Ceux qui ne savent pas ou qui ne veulent pas comprendre, pensent que la poésie (quand ils en pensent quelque chose) est une bagatelle, un passe-temps pour ramollis, une manière de jouer avec les mots, inutile ou mélancolique. Ceux-ci ne prendront jamais conscience de la poésie qui les entoure, puisqu'ils sont désormais presque invariablement désenchantés, pris entièrement par leur existence obtuse et quotidienne et libres uniquement de choisir leur propre aliénation parmi les mille offertes sur le marché.



À DIRE VRAI, TOUTES LES CROYANCES les plus sottement répandues sur le compte de la poésie, dans les cent dernières années, se sont aussi imposées par manque, de la part de la grande majorité des prétendus poètes, d'une rigueur libertaire dans le domaine social.

Qui s'est limité aux mots, ou qui les a « engagés » de bonne ou mauvaise foi sous une quelconque bannière politique, n'a rien fait d'autre que soumettre l'expérience poétique (la sienne comme celle des autres) à la domination de l'humanisme mercantile, passant de cette manière mesquine sur tout ce qui était et est encore possible pour une mutation radicale et libertaire de la société des hommes.

De toutes manières, c'est désormais évident : on ne peut plus s'abandonner aux doutes et aux choix faciles.

Il n'existe qu'une alternative : ou on est pour le pouvoir, de n'importe qui et de quelque façon qu'il soit exercé, ou on est résolument contre. Et ceci est valable aussi et surtout pour les poètes. On ne peut se limiter à l'écriture. La poésie seule ne peut changer le monde ; elle peut, au mieux, changer la vie de quelques-uns (et c'est déjà beaucoup si elle réussit à le faire !). Il en faut bien plus pour démystifier le pouvoir et le mettre en difficulté. Mais on fait le premier pas vers ce corps sans organe prôné par Artaud – qui est le corps de la société décapitée au bénéfice du nôtre – justement grâce à la reconnaissance de la poésie dans toute action humaine, poésie qu'on devrait ensuite défendre et développer sans cesse en empruntant la tension créatrice anarchique qui la suscite.



IL Y A DÉCIDÉMENT PLUS DE POÉSIE dans la tentative de réactualiser les rêves d'hommes comme Machno ou Durruti, que dans la tentation de se perdre derrière des mystificateurs catho-communistes comme Neruda, Luzi ou d'autres. Et il y a sûrement plus de poésie dans une attaque contre un champ de maïs transgénique que dans tout l'œuvre d'un con comme Baricco² ! Si je dis que des imbéciles du calibre de Bevilacqua³ sont de loin moins marquants qu'une seule des si nombreuses insultes qu'un poète stupéfiant comme Benjamin Péret a pu adresser aux prêtres durant toute sa vie, je ne fais rien d'autre que découvrir l'eau chaude qui continue de bouillir, malgré tout, sous la croûte de glace de la « culture officielle ».

Des poètes aussi subversifs que le surréaliste Péret, communiste, milicien de la « Colonne Durruti » durant la révolution espagnole de 1936-37, ou que l'Allemand Carl Einstein, anarchiste, combattant lui aussi dans les rangs de la « Durruti », mort par suicide en 1940, on n'en trouve que deux parmi tant d'écrivains et créateurs (toujours trop peu, pourtant) qui dans les cent cinquante dernières années ont tenté de ne pas réifier par et dans leurs propres œuvres. Et comment oublier le très jeune Rimbaud et ses sympathies pour la Commune de Paris, ou les dadaïstes allemands adhérents au *Spartakus Bund* comme John Heartfield ? Et encore : le groupe surréaliste entre les deux guerres, l'Internationale lettriste, les situs, les groupes anarcho-punk comme les Anglais Crass, les agitateurs toujours méconnus de la subversion libertaire, etc.



On peut toujours et d'une seule façon éviter qu'une œuvre subversive soit oubliée ou récupérée définitivement par le système culturel : reprendre et pousser en avant, jusqu'à ses extrêmes conséquences, la critique des valeurs et des structures tyranniques de la société. Tout le reste – les beaux vers, les beaux tableaux, les petites revues politiques maximalistes, ou les idées les plus avancées de ce monde en matière de créativité humaine – fuit son époque, celle du capital qui se fait pure virtualité dans la tentative de se perpétuer pour l'éternité en rétablissant cette unité mythique de l'homme avec la nature et l'état sauvage dissoute, il y a deux siècles, par la révolution bourgeoise. Mais en fuyant cette époque (qui en soi est extrêmement méprisable), on court le risque d'oublier tout ce qui devrait être posé comme base du savoir vivre, c'est-à-dire : le développement de sa propre individualité créatrice dans des rapports interpersonnels, finalement libérés des rôles et des schémas du pouvoir ; l'amour de soi, du genre et du sexe qu'on choisit dans l'autre, mais aussi de la nature qui existe à l'intérieur comme à l'extérieur de l'homme ; et la redécouverte incessante d'une conception de la beauté à gérer subjectivement en s'ouvrant au monde dans une nouvelle idée transcendée de communauté.



LA POÉSIE EST LA RÉSULTANTE d'une tension toujours agissante qui nous relie à tous ceux qui sont ou ont quelque chose que déjà nous aimions en nous-mêmes ; tension, qui ne se révèle pas toujours à travers le discours mais le plus souvent en se dressant contre lui, et qui nous reconforte ou nous rend la vie plus exaltante. Cette tension qui est poésie au-delà de toute parole⁴, nous la portons en nous depuis toujours, mais nous réussissons rarement à en être conscients et à nous en servir pour améliorer le monde qui nous entoure. Quand enfin nous réussirons à nous libérer de l'économie du survie qui nous sous-loue un semblant de bonheur en nous réduisant à l'hébétéude d'une marchandise, ce pourrait être déjà trop tard. La poésie qui ne vient au monde ou qui reste dans le domaine des mots, nous endette envers nous-mêmes chaque jour davantage.

Dans un monde où il nous arrive de croiser l'amour ou la poésie sans les reconnaître, nous devons tout de suite dresser des barricades au carrefour de la mort. C'est seulement ainsi qu'à la fin et au début de tout, nous aurons donné sa véritable importance à la tension lumineuse qui nous fait hommes.

CARMINE MANGONE ■

1 – Le majeur poète italien vivant.

2 – Écrivain italien très connu.

3 – *Idem*.

4 – Mais aussi comme enrichissement délirant de la parole, tel dans l'œuvre « ontophonique » de Ghérasim Luca.

